



Mentions légales

Intitulé: RILUNE

e-ISSN: 1827 - 7047

Année de création: 2003

Année de création de la Nouvelle Série : 2015

Périodicité: annuelle

Langue véhiculaire: Français

Langues des articles publiés: Allemand, Anglais, Espagnol, Français, Italien

Type de support: Électronique et papier

Éditeur: Odoya srl (7, Benedetto Marcello, Bologne 40141, Italie)

Siège de direction:

RILUNE – Doctorat d'Études Supérieures Européennes

Alma Mater Studiorum - Università di Bologna

Dipartimento di Lingue, Letterature e Culture Moderne

Via Cartoleria 5, 40124 Bologna

Italia

Adresse email: diplingmod.rilune@unibo.it



RILUNE — Revue
des littératures
européennes

n° 9 , 2015,
«Visions de l’Orient»
www.rilune.org

“Ce Don Quichotte à rebours”. Le mythe gengiskhanide dans *Le mors aux dents* de Vladimir Pozner

BENEDETTA DE BONIS (UNIVERSITÉ DE BOLOGNE)

Pour citer cet article :

Benedetta De Bonis, « “Ce Don Quichotte à rebours”. Le mythe gengiskhanide dans *Le mors aux dents* de Vladimir Pozner », in *RILUNE — Revue des littératures européennes*, n° 9, « Visions de l’Orient », (Benedetta De Bonis et Fernando Funari eds.), 2015, pp. 90-99 (version *online*, www.rilune.org).

Résumé | Abstract

FR Dans *Le mors aux dents*, l’écrivain français d’origine russe Vladimir Pozner retrace la vie de Roman von Ungern-Sternberg, le baron balte qui combattit en Mongolie entre 1920 et 1921 à côté des Russes blancs, en se présentant comme le nouveau Gengis-khan. Cet article se penche sur l’utilisation du mythe gengiskhanide dans le roman de Pozner. À travers le regard halluciné d’Ungern, plongé dans des lectures anciennes et médiévales qui lui font perdre tout contact avec la réalité, Gengis-khan est un modèle de despotisme et de cruauté encore valable au XX^e siècle. En revanche, à travers le regard des Mongols, qui commencent à se tourner vers les idéaux communistes, cette figure n’est plus d’aucune utilité. Pozner utilise Ungern et le mythe gengiskhanide pour blâmer de « donquichottisme » toute une génération d’hommes proches des idéaux de la Restauration. La Mongolie de Pozner est une « vision de l’Orient » : l’horizon mental d’un écrivain communiste qui adopte face au culte gengiskhanide la position de la Russie soviétique des années trente. Le cours des événements historiques a démenti la vision de Pozner – qui demeure, malgré tout, fort fascinante – en confirmant au contraire l’importance de la figure de Gengis-khan pour la quête identitaire des Mongols.

Mots-clés Orient, Pozner, Gengis-khan, Ungern, Mongols

EN In *Le mors aux dents*, the French-Russian writer Vladimir Pozner recounts the story of Roman von Ungern-Sternberg, the Baltic baron who fought in Mongolia between 1920 and 1921 on the side of the White Russians, presenting himself as the new Genghis Khan. This article deals with the use of the myth of Genghis Khan in Pozner’s novel. For mad Ungern, brought far from reality by his ancient and medieval books, Genghis Khan is a good example of despotism and cruelty still working in the 20th century, whereas for the Mongols, who start to embrace the communist cause, this figure is completely worthless. Pozner uses Ungern and the mythical image of Genghis Khan in order to blame of “quixotism” an entire generation of men faithful to the ideals of the Restoration. Pozner’s Mongolia is a “vision of the East”: the mental horizon of a communist writer who adopts, face to the cult of Genghis Khan, the same position that soviet Russia took in the Thirties. History has proved wrong Pozner’s vision – which remains, anyway, really interesting – and confirmed by contrast the importance of the image of Genghis Khan for the Mongolian identity.

Keywords East, Pozner, Genghis Khan, Ungern, Mongols

BENEDETTA DE BONIS

« Ce Don Quichotte à rebours ».
Le mythe gengiskhanide dans
***Le mors aux dents* de Vladimir Pozner**

DANS LES PREMIÈRES DÉCENNIES DU XX^e SIÈCLE, la Mongolie est secouée par des événements destinés à changer le cours de son histoire. En 1911, après des siècles de soumission au joug chinois, elle revendique son indépendance, en demandant, pour vaincre ses exploiters, l'appui de la Russie des Romanov. La révolution qui a lieu cette année-là aboutit à la proclamation de l'autonomie mongole, sous suzeraineté chinoise et protectorat russe. Autonomie de courte durée, car, en 1919, la Mongolie retombe sous domination chinoise. L'année suivante, dans le but d'étendre leur pouvoir sur le continent asiatique et de réaliser ainsi un État pan-mongol, les Japonais commencent également à s'intéresser à la cause mongole. Voulant s'assurer, dans cette visée, du concours des Russes blancs, ils font alliance avec le baron balte Roman von Ungern-Sternberg, antibolchévique et antisémite. Le baron obtient un large consensus parmi le peuple mongol et réussit à libérer la capitale, Oulan-Bator, ainsi que son guide spirituelle, le lama bouddhiste Bogdo-khan. Toutefois, le régime de terreur qu'il fait régner sur les Mongols lui aliène l'adhésion du peuple : en 1921, il est arrêté et exécuté. La Mongolie devient alors un pays satellite de l'URSS jusqu'à la chute des régimes communistes¹.

Figure controversée pour sa cruauté et le caractère héroïque de son entreprise, Ungern devient très tôt un personnage légendaire. En effet, il se présentait en Mongolie comme le nouveau Gengis-khan, dont il voulait – en son temps – recréer l'empire. Plusieurs écrivains et artistes européens ont fait de lui un personnage de leurs œuvres. Depuis le polonais Ferdynand Ossendowski dans le compte-rendu de son voyage en Asie, *Beasts, Men and Gods*² (1922), jusqu'au français Robert de

¹ En ce qui concerne la situation historique de la Mongolie au XX^e siècle, cf. J. Thevenet, *La Mongolie*, Paris, Karthala, 1999, p. 83-109.

² F. Ossendowski, *Beasts, Men and Gods*, New York, E. P. Dutton and company, 1922. Ossendowski entame la rédaction de ses aventures en Extrême-Orient entre 1921 et 1922. Le livre paraît en polonais en 1922, avec le titre *Przez kraj ludzi, zwierząt i bogów*. La version

Goulaine dans le roman *Les seigneurs de la mort*³ (2006), en passant par l'italien Hugo Pratt dans la bande dessinée *Corto Maltese en Sibérie*⁴ (1979).

Ce travail porte sur la recréation littéraire de ce personnage par l'écrivain français d'origine russe Vladimir Pozner dans le roman *Le mors aux dents*, publié pour la première fois à Paris en 1937⁵. Nous nous attacherons à étudier le rôle du mythe gengiskhanide dans cette œuvre. Afin d'émettre quelques considérations sur les causes et les modalités de l'usage de l'image du conquérant mongol par Pozner, nous analyserons le mythe gengiskhanide d'abord à travers le regard du protagoniste du roman, le baron Ungern, puis à travers celui des Mongols, dont le général balte se proclame le chef.

Le mythe gengiskhanide à travers le regard d'Ungern

Dans *Le mors aux dents*, Roman von Ungern-Sternberg est présenté comme le descendant d'une noble famille de chevaliers errants – « ses aïeux, croisés et naufrageurs, chevaliers errants et chevaliers brigands »⁶ – qui rêve de surpasser la valeur militaire de ses ancêtres. Le baron balte espère pouvoir faire montre de son courage en se mettant à la tête des Mongols qui revendiquent l'indépendance de la Chine. Il projette ainsi de répéter l'entreprise de Gengis-khan, le chef mongol qui, à la charnière du XII^e et du XIII^e siècle, unifia les tribus des steppes asiatiques et se lança avec ses armées à la conquête de la Chine, de la Perse et du Caucase⁷. D'après Ungern, le nouvel empire pan-mongol, sous l'égide de la Russie réactionnaire, devra ramener le monde à l'ordre culturel et politique en vigueur avant la Révolution d'Octobre :

Ici, en Orient, on a le sens de la monarchie, du pouvoir divin, de la guerre. Chinois, Mandchous, Mongols, Japonais. Des hommes qui savent se battre et obéir. Qui savent mourir. A leur tête, reconquérir l'Europe. Ces ouvriers crasseux qui n'ont jamais eu de domestiques et qui se mêlent de commander. Ces juifs qui ont inventé la révolution pour se venger de

anglaise de l'œuvre a été écrite par Ossendowski lui-même, en collaboration avec Lewis Stanton Palen. On ne sait pas si la version anglaise a été écrite immédiatement après celle en polonais ou si Ossendowski a rédigé l'œuvre en même temps en anglais et en polonais. À ce sujet, cf. G. De Turris, « Nota all'edizione italiana », in F. Ossendowski, *Bestie, uomini, dei*, Roma, Edizioni mediterranee, 2000, p. 7.

³ R. de Goulaine, *Les seigneurs de la mort*, Paris, La Table ronde, 2006.

⁴ H. Pratt, *Corto Maltese en Sibérie*, Paris, Casterman, 1979.

⁵ V. Pozner, *Le mors aux dents*, Paris, Denoël, 1937. Dans ce travail, les citations du roman de Pozner seront extraites de : V. Pozner, *Le mors aux dents*, Arles, Actes Sud, 1985.

⁶ V. Pozner, *op. cit.*, p. 266.

⁷ En ce qui concerne l'histoire gengiskhanide, cf. R. Grousset, *L'empire des steppes*, Paris, Payot, 1965, p. 243-316.

nous. Ces femmes qui, partout, dans les rues, dans les salons, vous guettent, les cuisses écartées. Supprimer tout ça. Villes, machines, journaux. La civilisation, parlez-moi de civilisation. Elle nous a conduits à la révolution, à l'anarchie. Ils ont oublié le fouet et corde. Mais plus pour longtemps. Déjà le jour s'élève à Orient. Comme il y a sept siècles, le Grand Chef... [...] Gengis-khan⁸.

Pour légitimer son autorité auprès des soldats asiatiques, Ungern utilise alors l'image de Témoudjin, héros fondateur de la nation mongole dont il prétend continuer l'œuvre, ainsi que le motif idéologique de la lutte gengiskhanide contre les oppresseurs chinois⁹ :

J'étais à Kiev, je suis allé à Varsovie et à Budapest, disait-il. Déjà les fers des chevaux mongols ont foulé les rues de ces villes. L'Occident meurt, frappé par la peste révolutionnaire. Plus de princes, plus d'armées. Les esclaves ont oublié la loi. Le temps est venu de bâtir à nouveau l'empire des grands khans. Descendants de Gengis-khan, le sang des conquérants du monde coule dans vos veines. Vos esclaves vous obéissent comme il y a mille ans. Nous partirons sur les traces de Gengis. D'abord la Chine, la Chine que vous avez déjà conquise une fois, et qui se venge sur vous de ses défaites passées. Elle vous méprise, elle vous ferme la bouche avec des pièces de soie mais qu'elle prenne garde. [...] Dans chaque pays, nous remettrons un roi sur le trône, et tous les souverains viendront apporter leur tribut sur les rives de la Kéroulen. Fils de Gengis-khan, me suivrez-vous ?¹⁰.

La connaissance qu'Ungern possède de la culture mongole se fonde essentiellement sur une idée très vague de l'Orient ainsi que sur la lecture des classiques de l'Antiquité et du Moyen Âge, et non pas sur l'expérience. D'après le baron, les Mongols du XX^e siècle sont les descendants directs des Scythes dont Hérodote célèbre la force militaire et décrit les mœurs barbares dans le quatrième livre des *Histoires* :

Ils n'ont ni cités ni forteresses, dit-il lentement, et ils transportent leurs habitations avec eux partout où ils vont ; en outre, habitués, non pas un, mais tous à tirer à cheval, vivant non de l'agriculture mais de leurs troupeaux, leurs chariots couverts étant leurs seules maisons, comment pourraient-ils ne pas être invincibles ? [...] C'est dans Hérodote¹¹.

⁸ V. Pozner, *op. cit.*, p. 43-44.

⁹ Cf. R. Grousset, *op. cit.*, p. 9 : « Les sentiments respectifs du sédentaire et du nomade l'un pour l'autre sont ceux d'une société capitaliste et d'un prolétariat enfermés dans la même cité moderne ».

¹⁰ V. Pozner, *op. cit.*, p. 163.

¹¹ *Ibid.*, p. 44. Cf. Hérodote, *Histoires*, IV, 46 : Τοῖσι γὰρ μήτε ἄστυα μήτε τείχεα ἢ ἐκτισμένα, ἀλλὰ φερέοικοι ἔοντες πάντες ἔωσι ἵπποτοξόται, ζῶντες μὴ ἀπ' ἀρότου ἀλλ' ἀπὸ κτηνέων, οἰκήματά τε σφι ἢ ἐπὶ ζευγέων, κῶς οὐκ ἄν εἴησαν οὗτοι ἄμαχοί τε καὶ ἄποροι προσμίσειν;

Ils sont également les descendants de Gog et Magog, les entités de l'Apocalypse porteuses de la destruction du peuple d'Israël avec lesquelles les Européens au Moyen Âge identifient les Mongols¹². Le contraste entre le son urgent du rail et la surdité d'Ungern, plongé dans ses lectures mythiques et légendaires, symbolise l'éloignement du baron des instances de la modernité :

– [...] 'C'est la contrée que nous appelons pays de Gog et Magog, eux l'appellent Ung et Mugul'. Marco Polo l'a connu, ce pays [...].
À présent les rails résonnent d'une voix grave, urgente, mystérieuse. Ungern [...] plonge dans un rêve qui [...] le ramène de mille ans en arrière¹³.

Enfin, selon Ungern, les soldats mongols possèdent encore la cruauté et la prédisposition à l'obéissance à un maître despotique qui rendirent célèbres les gengiskhanides en Europe au XIII^e siècle : « c'était un véritable despote oriental »¹⁴ ; « La cruauté les avait menés jusqu'à l'Adriatique. Il faut savoir être cruel. [...] La peur est une bonne maîtresse. Cela, Gengis le savait »¹⁵.

Par conséquent, l'idée qu'Ungern a de la Mongolie de ses jours se conforme entièrement à la vision européenne ancienne et médiévale de l'Orient, lieu des excès peuplé d'hommes barbares obéissant à des maîtres despotiques, et même miroir sur lequel se projettent les peurs et les aspirations de l'Occident¹⁶.

Peu à peu, l'utilisation du mythe gengiskhanide dans le but idéologique d'obtenir l'adhésion des Mongols se transforme en une identification paranoïaque avec le conquérant médiéval. Cette identification fait perdre à Ungern tout contact avec la réalité. Le baron n'a plus aucun besoin de convaincre les autres qu'il est le nouveau Gengis-khan, car il s'est désormais intimement convaincu que sa vie répète, telle une prophétie, celle du guerrier de l'*Histoire secrète des Mongols* :

¹² En ce qui concerne la légende de Gog et Magog, cf. A. Graf, *Roma nella memoria e nelle immaginazioni del Medioevo*, Torino, Giovanni Chiantore, 1923, p. 754-800.

¹³ V. Pozner, *op. cit.*, p. 106-107. Cf. M. Polo, *Le divisament dou monde*, Milano, Mondadori, 1982, p. 398 (LXXIV) : « Et ce est le leu que nos apellon de [ç]a e<n> nostre pais Gogo et Magogo ; mes il l'apellent Ung et Mungul ».

¹⁴ V. Pozner, *op. cit.*, p. 16.

¹⁵ *Ibid.*, p. 265-266. Cf. Matthew Paris, *Chronica Majora*, vol. IV, Nendeln, Kraus reprint, 1964, p. 76 (A.D. 1240) : « viri enim sunt inhumani et bestiales, potius monstra dicendi quam homines ».

¹⁶ Cf. M. Ciccuto, « Il mito dell'Oriente », in M. Polo, *Il Milione*, Milano, BUR, 2010, p. 21-23.

‘Nous n’avons plus d’amis hormis notre ombre, plus de fouet, hormis la queue de notre cheval’. Ces paroles de la mère de Gengis-khan lui revinrent à la mémoire. Gengis, lui aussi, s’était sauvé dans la forêt. [...] À la fin il a dit : ‘Est-il possible que je meure ainsi, dans l’ignorance ? Plutôt m’en aller’. Il a pris le couteau dont il se servait pour tailler les flèches et, menant son cheval derrière lui, il a quitté la forêt. Et les hommes qui le guettaient se sont emparés de lui et l’ont entraîné. Plus d’amis, plus de fouet. Des amis, il n’en avait jamais eu. Et il n’avait pas su se servir du fouet. Se peut-il qu’il meure ainsi, dans l’ignorance ? [...] Ungern se leva, prit sa jument par la bride et marcha devant lui, vers la lumière du jour. [...] Un groupe de cavaliers se tenait à la lisière de la forêt. La prophétie se réalisait. Ungern galopa vers eux¹⁷.

Le ressort de cette identification psychologique est représenté par l’affinité de l’histoire enfantine du guerrier balte avec celle du conquérant mongol. Dans *l’Histoire secrète des Mongols* – le poème épique mongol du XIII^e siècle qui narre le parcours héroïque de Témoudjin –, Gengis-khan cherche à venger et à dépasser par ses exploits militaires son enfance misérable et malheureuse, marquée par la perte de son père, trahi et empoisonné par les Tatars. De même, Ungern cherche à compenser par sa valeur guerrière l’absence du père durant son enfance :

Avant la guerre, qu’est-ce que cela signifie ? Cela n’a jamais existé. Il y a eu d’abord l’enfance, au milieu des femmes. [...] Comment pouvait-il être, son père ? Il était allé en Asie Mineure, en Turquie, en Perse. Plus loin peut-être ? Jamais on n’en parlait à la maison¹⁸.

Toutefois, dans l’épopée mongole, Témoudjin est un homme à la personnalité harmonieuse, capable à la fois de compenser par la volonté de puissance le sentiment d’infériorité éprouvé durant l’enfance et de concilier son impulsion à la domination avec son sentiment d’appartenance à la communauté. En effet, il parvient à pardonner ceux qui lui ont fait du tort, au nom de l’unité de son peuple. En revanche, Ungern est un être psychotique. Son sentiment d’infériorité se mue en complexe d’infériorité exigeant des hyper-compensations par l’agressivité et la prévarication des autres qui le coupent de tout

¹⁷ V. Pozner, *op. cit.*, p. 321-322. Cf. Anonyme, *Histoire secrète des Mongols*, traduit du mongol, présenté et annoté par M.-D. Even et R. Pop, Paris, Gallimard, 1994, p. 59-62 (II) : « [...] Nous n’avons d’autre ami que notre ombre, / D’autre fouet que la queue de nos chevaux [...]’ dit-elle. [...] Ferret passa trois jours et trois nuits dans ces fourrés. [...] ‘Comment me laisserais-je mourir dans le déshonneur ? Je dois sortir !’ se dit-il. Alors, avec son couteau à tailler les flèches, il coupa les arbres infranchissables entourant la roche blanche, de la taille d’une tente, qui obstruait la trouée. Au moment où il sortait, [...] les Princes étaient en train de le guetter. Ils s’emparèrent de lui et l’emmenèrent ».

¹⁸ V. Pozner, *op. cit.*, p. 308.

sentiment communautaire : « Être seul, la vraie puissance. Commander. [...] Il suffit d'avoir une voix qui porte et une main qui frappe. Et les autres, ceux qu'on n'aura pas tués, il leur échoit le long et difficile apprentissage de l'obéissance. [...] Cela, Gengis le savait »¹⁹.

On constate particulièrement son absence de sens communautaire dans ses rapports avec les femmes. Ungern déteste le genre féminin entier, car il déteste avant tout sa mère. Il la considère responsable de la perte de contact avec son père, à l'issue du divorce du couple et du remariage de la génitrice :

Le mariage a été rompu en 1891 [...] et le père a dû s'engager à ne plus jamais revoir ses fils. [...] Sophie-Charlotte redoutait pour eux l'influence de son ancien mari. Surtout pour Roman qui avait six ans à l'époque : il était très sensible et aimait son père. [...] En 1895 [...] elle a épousé le baron Oscar Hoyningen-Huene [...]. Avec ses deux fils, elle est allée habiter le domaine de son mari²⁰.

Chaque fois qu'il rencontre une femme séduisante, Ungern n'hésite pas à faire montre de sa misogynie, car il associe toute coquetterie féminine à la trahison maternelle originelle, comme lorsqu'il noue une brève relation sadomasochiste avec la femme de Goloubev :

Un jour on vit arriver au camp le conseiller d'État Goloubev et sa femme. Il flottait autour de cette fille, toute d'une venue, au nez court, à la bouche ourlée et triangulaire, un relent de parfum que la fuite de Transbaïkalie, reconquise par l'Armée rouge, et les étapes de nuit n'avaient pas suffi à évaporer. Il y avait belle lurette que les officiers n'avaient vu d'aussi blonde chair, ni d'aussi plantureuse. Ils se cachaient derrière les tentes pour contempler à leur aise des seins et des cuisses que les fourrures n'arrivaient pas à étouffer [...].

– Baron, je voulais tellement vous connaître. C'est moi qui ai décidé mon mari à rejoindre votre camp. Toutes les femmes que je connais feraient n'importe quoi pour...

Enfin. Ungern était debout et avançait vers elle. [...] Dehors, traînée par deux cosaques, elle souriait encore, et c'est en souriant qu'elle entendit derrière elle la voix du baron :

– Je suis un galant homme, n'est-ce pas ? Eh bien, qu'elle garde son pantalon si elle en a un, putain, putain, putain.

La soie résista aux endroits où la peau s'était fendue, et le tissu ensanglanté colla aux plaies²¹.

¹⁹ *Ibid.*, p. 266. En ce qui concerne le sentiment et le complexe d'infériorité, la volonté de puissance et le sentiment d'appartenance à la communauté, cf. A. Adler, *Connaissance de l'homme*, Paris, Payot, 2004 ; R. Viguier, *Introduction à la lecture d'Alfred Adler*, Paris – Montréal, L'Harmattan, 2000.

²⁰ V. Pozner, *op. cit.*, p. 51-52.

²¹ *Ibid.*, p. 164-166.

Au moment où l'on passe à l'action, une fracture entre le désir d'héroïsme d'Ungern et sa réalisation se crée : le baron balte s'avère un incapable. Les entreprises glorieuses de la conquête de Karakorum et de la libération du bouddha vivant que l'histoire lui attribue deviennent, sous la plume de Pozner, des actions vides de sens. Car la capitale gengiskhanide n'est qu'un site archéologique peuplé de lézards, les chevaux des Mongols ne sont plus capables de sauter les obstacles et Bogdo-khan n'est qu'un vieil aveugle syphilitique :

L'Empire Mongol n'a existé que dans son imagination. Les guerriers de Gengis dorment dans les plaines de Hongrie et de Russie. Des nomades crasseux mènent leurs troupeaux de pâturage en pâturage et accueillent sous leurs tentes des agitateurs bouriates. Les chevaux des conquérants du monde ne savent pas sauter les obstacles. Il était beau, son empire, de la Volga au Pacifique, de Canton à l'Océan Glacial. Les forts contemplaient ses genoux, et les faibles ses chevilles. Le sol n'a pas supporté son poids. [...] Le khoutoukhtou est un vieillard aveugle et syphilitique. Et les lézards se chauffent au soleil sur les pierres de Karakorum²².

Par conséquent, l'homme qu'Ossendowski décrit comme un héros de légende²³ est, dans la fantaisie de Pozner, un être dénaturé et incapable. Un écrivain communiste comme Pozner ne pouvait point aimer le portrait littéraire d'Ungern dressé dans une œuvre antibolchévique comme *Beasts, Men and Gods*, ouvertement critiquée dans le récit-cadre de *Le mors aux dents* : « Ungern [...] dont Ossendowski a tracé un saisissant portrait dans *Bêtes, Hommes et Dieux*. [...] La seule mention du nom d'Ossendowski était suspecte »²⁴.

Le mythe gengiskhanide à travers le regard des Mongols

Parallèlement à l'histoire individuelle d'Ungern, se développe l'histoire chorale du peuple mongol en quête d'identité. Contrairement à ce que croit le baron balte, les Mongols vivent dans l'ignorance de l'histoire gengiskhanide. La figure du conquérant mongol n'est plus d'aucune actualité pour ses descendants :

²² *Ibid.*, p. 337-338.

²³ Cf. F. Ossendowski, *Beasts, Men and Gods*, *op. cit.*, p. 270 : « From the north a white warrior came and called on the Mongols to break their chains of slavery, which fell upon our freed soil. This white warrior was the Incarnated Jenghiz Khan and he predicted the coming of the greatest of all Mongols who will spread the fair faith of Buddha and the glory and power of the offspring of Jenghiz, Ugadai and Kublai Khan. So it shall be! ».

²⁴ V. Pozner, *op. cit.*, p. 78.

- Ungern s'approcha.
– Je vous pardonne, esclaves, dit-il, mais il faudra m'obéir [...].
Vous connaissez Gengis-khan ? [...]
Un des hommes sourit.
– Arikhi tchiniss khanai idé, dit-il.
– Comment ?
Un autre Mongol traduisit :
– La vodka est la nourriture de Gengis-khan. Il a inventé la vodka.
[...]
– C'est tout ce que tu sais ?
– Oui.
– Demande aux autres. Ils ne se rappellent plus rien ?
– Rien²⁵.

Aux yeux des Mongols, l'incarnation contemporaine de Gengis-khan est un homme incapable de regarder vers l'avenir. Encore attaché à un passé désormais trop loin, il s'avère éloigné des aspirations de la population :

Nous ne sommes pas au XII^e siècle [...], et ce n'est pas Gengis-khan que nous jugeons ici. [...] Mais puisque l'accusé est tellement attaché au passé, ce passé qu'il voulait faire revenir, nous lui demanderons de nous parler de sa famille [...]. À quoi bon apprendre l'histoire ? Il suffit de connaître sa généalogie »²⁶.

Dans tout le roman, le peuple mongol semble se réveiller progressivement, emporté par le souffle de l'utopie communiste, la seule foie qui puisse faire triompher les valeurs de paix et de respect : « La langue de Gengis-khan s'enrichissait de mots nouveaux : ogtianbrîn khoubishkâl – révolution d'Octobre, eb khamtaïn nam – parti communiste, prolitâr – prolétaire, internatsanâl – Internationale, Linine – Lénine »²⁷ ; « Les hommes vivront comme des hommes [...]. Les pensées des hommes seront paisibles, et leurs coupes pleines »²⁸.

Plusieurs fois, les militants communistes font montre de leur courage et de leur héroïsme. Une des plus belles pages du livre raconte l'histoire du camarade Souzar qui sacrifie sa propre vie pour faire gagner au jeune Andréï les « cinq minutes » qui lui permettent de fuir les Blancs et de pouvoir ainsi continuer à servir la Cause :

Tard dans la soirée Andréï quittait le temple, le couvent et deux heures après Ourga. Dordji [...] lui apprit la mort de Souzar. Le garçon

²⁵ *Ibid.*, p. 322-323.

²⁶ *Ibid.*, p. 333.

²⁷ *Ibid.*, p. 255.

²⁸ *Ibid.*, p. 213.

avait attendu les Blancs dans la cellule d'Andréi et leur avait raconté des histoires jusqu'au moment où ils s'étaient doutés de quelque chose et lui avaient logé une balle dans la tête. Andréi se pencha vers Dordji : tout d'un coup les dernières paroles de Souzar lui revenaient à la mémoire.

– Dordji, chuchota-t-il, qu'est-ce que ça signifie : namaïgi oukhésentchigi téré tchamaïgi alana ?

– Il te tuera quand bien même je mourrais, traduisit le Mongol, et il ajouta : Pars, vite.

[...] Il est mort pour me faire gagner cinq minutes²⁹.

Ainsi, dans *Le mors aux dents*, Vladimir Pozner utilise-t-il le mythe gengiskhanide pour caractériser Ungern comme un « Don Quichotte à rebours »³⁰, c'est-à-dire un homme incapable de se confronter à la modernité. Absorbé par ses lectures anciennes, Ungern reste prisonnier d'un monde désormais en train de s'évanouir. Toutefois, si le personnage de Miguel de Cervantes est un homme qui possède encore une grandeur héroïque dans ses élans de protection des faibles, Ungern n'est qu'un lâche défenseur des prévaricateurs.

La véritable Mongolie, pour Pozner, n'est pas celle qu'Ungern rêve, mais celle qui se range du côté de la Russie communiste. Dans le récit-cadre, au moyen de l'expédient littéraire d'un narrateur menant des enquêtes journalistiques et bibliographiques pour l'écriture d'un roman sur le baron Ungern, Pozner développe plusieurs réflexions sur sa poétique et son orientation idéologique. Il compare la Restauration à un vaisseau-amiral qui s'effondre sous les vagues de la modernité :

[...] le vaisseau de la Restauration flottait fièrement sur les flots de l'Histoire. C'était, en vérité, un vaisseau-amiral, et les rats eux-mêmes ne songeaient pas à l'abandonner. [...] les atamans circulaient en trains blindés, inculquant de bolchevisme les hommes à voler et les femmes à violer [...] les hommes d'affaires s'occupaient de politique, et les hommes politiques s'affairaient [...]. La vérité, cette vérité qu'aucun chef n'osait entrevoir, était que l'armée se désagrégeait, non pas faute de canons et de fusils, non pas que les circonstances fussent défavorables ou l'adversaire plus fort, mais tout simplement parce qu'une armée ne se compose pas uniquement d'officiers, et que parmi les soldats, neuf hommes sur dix, de par leurs attaches, leur métier, leur état, n'avaient aucune raison de désirer la victoire³¹.

De plus, il déclare vouloir utiliser le personnage d'Ungern pour parler au présent : « je tenais à parler au présent. Alors je songeai à

²⁹ *Ibid.*, p. 262.

³⁰ *Ibid.*, p. 328.

³¹ V. Pozner, *op. cit.*, p. 89-94.

Ungern »³². Le présent est, pour Pozner, la réalité d'un Paris peuplé, dans les années trente, de jeunes militants communistes : « Avez-vous vu des ouvriers français un jour de manifestation ? Les avez-vous entendus chanter ? Vous avez reconnu l'air et les paroles ? Ce sont les mêmes. Les mêmes partout »³³. Tous ceux qui refusent cette idéologie, comme les réfugiés de la Révolution russe qu'il rencontre en France, sont victimes, comme Ungern, d'un refoulement collectif de la modernité : « Tels des enfants arriérés, ils s'étaient arrêtés dans leur développement en 1917 »³⁴.

En réalité, la Mongolie de Pozner est, elle aussi, comme celle d'Ungern, une utopie, une « vision de l'Orient ». Car elle est un horizon mental, celui d'un écrivain européen militant de gauche. Pozner condamne le mythe gengiskhanide en 1937, au moment où la Russie staliniste entame les grandes purges, dirigées contre les lamas bouddhistes, tenus pour responsables de la résistance des Mongols à la modernisation de leur pays. Par crainte de possibles revendications nationalistes, les Russes cherchent à annihiler le culte de Gengis-khan³⁵. Contrairement à ce que dit Pozner dans *Le mors aux dents*, la Mongolie avait besoin de son conquérant légendaire pour la définition de sa propre identité. À partir de 1990, avec la chute des régimes communistes et la proclamation d'une république démocratique, le bouddhisme ainsi que le culte de Gengis-khan sont réhabilités. Les copies de l'*Histoire secrète des Mongols*, les effigies et les *gadgets* de Témoudjin prolifèrent et dès lors que surgit la question identitaire, les Mongols d'aujourd'hui ne cessent d'invoquer, comme Ungern, leur ancêtre du XIII^e siècle³⁶.

Benedetta De Bonis
(Université de Bologne)

³² *Ibid.*, p. 12.

³³ *Ibid.*, p. 75.

³⁴ *Ibid.*, p. 63.

³⁵ Cf. J. Thevenet, *op. cit.*, p. 47-48, 93 ; J. Weatherford, *Genghis Khan and the Making of the Modern World*, New York, Three Rivers Press, 2004, p. xv.

³⁶ Cf. I. Charleux, « Chinggis Khan : Ancestor, Buddha or Shaman ? », dans *Mongolian Studies*, 2009, 31, p. 207-258 ; L. Merli, « Chinggis Khan, le retour », dans *De l'ombre à la lumière, de l'individu à la nation*, Paris, Centre d'Études Mongoles & Sibériennes – École Pratique des Hautes Études, 2010, p. 240-302.